

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Autoportrait en poète infidèle

Pierre Nepveu

Number 117, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37018ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nepveu, P. (2005). Autoportrait en poète infidèle. *Lettres québécoises*, (117), 7–7.

Autoportrait en poète infidèle

A U T O P O R T R A I T

PIERRE NEPVEU

DE QUELQUE POINT DE VUE QUE JE REGARDE MA VIE et mes activités, la poésie en aura toujours été le foyer, le fil conducteur, la cohésion d'ensemble. Il y a un certain paradoxe à affirmer une telle chose, à la fois parce qu'il y a eu de longues périodes où il me semblait m'être éloigné à jamais de l'écriture poétique, et aussi parce que rien n'est moins solide et assuré que le poème, rien ne se dérobe autant aux certitudes et n'exige autant que nous fassions table rase et recommencions à partir de rien. Pourtant, depuis qu'à l'âge de 11 ou 12 ans, j'ai ouvert par hasard, dans la bibliothèque de mon grand-père paternel, un beau livre de la collection du Néphar qui contenait les étranges poèmes d'un poète au nom tout aussi étrange, Saint-Denys Garneau, quelque chose n'a jamais cessé de se nouer et renouer autour de ce langage qui prend le monde au mot, qui saisit les choses dans leur nudité sidérante et qui prête au moindre sentiment le désir d'occuper tout l'espace, ses formes, ses couleurs, ses textures, ses musiques.

Que la vie soit un processus linéaire implacable, soumis à la flèche du temps, ne m'a jamais empêché de la considérer aussi comme une succession de grands cercles, qui nous ramènent toujours là où nous sommes déjà passés. Nous avançons en ne cessant de retrouver étonnés nos propres traces, nous sommes voués au perpétuel retour, et c'est parfois dans le plus imprévu et le plus nouveau que nous découvrons soudain y avoir déjà été, là, en quelque autre temps, pas tout à fait identiques à nous-mêmes et pourtant si ressemblants, en des lieux eux-mêmes semblables à ce qu'ils étaient — et même nos pensées et nos humeurs ont alors des airs familiers, des allures de revenantes. Je ne parle pas seulement de mémoire, mais de hantise et de résonance, de ce sentiment singulier que le réel sous toutes ses formes est toujours l'écho de lui-même, la reprise d'une autre réalité, plus profonde ou plus ancienne. Tout poème a quelque chose de la maison hantée, moins par des monstres ou des fantômes que par les figures persistantes qui nous habitaient déjà et que nous ne cessons de retrouver, dans leur étrangeté familière.

Si je dois me décrire, je dirai donc que je suis profondément marqué par l'expérience du retour et l'expérience de la répétition, à laquelle les croyances en des vies antérieures ou aux réincarnations ont voulu donner forme dans tant de cultures au fil des siècles. Moi qui n'ai jamais construit de maison (ce doit être un grand bonheur pour quiconque en a la compétence), moi dont les techniques de bricolage sont des plus rudimentaires, je me vois donc comme un constructeur de petites maisons

hantées, qui tiennent souvent par de pauvres chevilles, par ces poutres embouvetées que sont pour moi les phrases et leur grammaire, leur syntaxe sonore, seules capables de donner au réel sa couleur mémorable, son insistance obsessionnelle. La nouveauté, la surprise, la fraîcheur dans le poème sont toujours teintées par l'archaïsme, c'est toujours le monde retrouvé, plein de traces à demi effacées, avec un vague sentiment de déjà-vu. C'est cela que j'essaie de faire en sachant que, trop souvent, la construction sera bancal ou ne tiendra carrément pas le coup. Peu de

poèmes sont des maisons vraiment solides et durables, un moins grand nombre encore sont sans défauts, visibles ou cachés.

Il y a autre chose. Depuis que j'ai ouvert le livre de Saint-Denys Garneau dans la bibliothèque de mon grand-père, trop jeune alors pour y comprendre quoi que ce soit, sinon que cela voulait dire autrement et davantage que nos paroles courantes, j'ai toujours été fasciné par les manières si variées qu'ont les autres poètes d'élaborer leur propre construction, par les matériaux qu'ils utilisent et les agencements particuliers qu'ils en font. Pour moi, écrire ou même lire de la poésie n'a jamais suffi et c'est pourquoi une grande partie de mon travail a toujours consisté à écrire sur d'autres poètes, ou à parler d'eux dans mon enseignement à l'université, en espérant susciter une vraie rencontre, une découverte marquante (et quand cela se produit, quelle merveille !). Je crois d'ailleurs que c'est comme des poètes que j'aborde même les écrivains

qui ne le sont pas à strictement parler, tels Marie de l'Incarnation ou Cioran. Pour moi qui ai souvent été infidèle à la poésie, et qui n'ai pu la retrouver qu'au terme de longs éloignements, ce sont les autres poètes qui ont nourri la flamme du foyer et qui ont permis que je rentre chez moi. En écrivant sur d'autres poètes, d'autres écrivains, il m'a parfois semblé que je ne reviendrais jamais et que c'est une part de moi-même que je trahissais. Et pourtant, je crois bien que ce n'était qu'une forme détournée de fidélité : avec le temps qui passe, je sens mieux aujourd'hui combien les autres poètes, quand ils nous touchent, sont autant d'échos de nous-mêmes. Si étonnants soient-ils, si imprévisibles, ils nous procurent une *reconnaissance*, un mot où je veux entendre à la fois une exploration, un écho familial et aussi une gratitude, car aux autres poètes qui nous ont atteints et accompagnés, on ne peut jamais dire que *merci*.

Et pourtant, depuis plusieurs mois, je l'avoue, je cherche plutôt à écrire un roman. ... Je crois bien qu'une fois encore, je vais être infidèle à la poésie en sachant que, tôt ou tard, à bout de récits et de personnages, perdu au milieu du temps qui file, avide de lumière et d'éternité, je vais rentrer chez elle, un peu confus, comme un *revenant*.



PIERRE NEPVEU